

le libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE-COMMUNISTE

LA COMEDIE DU DESARMEMENT

En somme, on ne sait à peu près rien aujourd'hui de la position prise par le gouvernement français devant le plan MacDonald et les projets du pacifiste notoire qui a nom Mussolini. Ce qu'on sait, par contre, c'est que la conférence du Désarmement s'ajourne à la fin d'avril sans avoir rien décidé, sans même avoir rien proposé, offrant ainsi le plus étonnant spectacle de bouffonnerie politique qui se soit jamais vu.

Cependant, et malgré les déclarations trompeuses des ministres endormeurs, apparaît de plus en plus nettement le dièmme essentiel où sont enfermés les gouvernements et la conférence : réarmement de l'Allemagne ou révision des traités. Perspective redoublée car, si le réarmement de l'Allemagne c'est la guerre, la révision des traités ne l'est pas moins. Le fasciste Tardieu l'annonçait dimanche dernier en termes catégoriques et non dénus de sens, car il est inconcevable, dans un régime comme le nôtre, qu'une modification profonde du statut territorial établi par les traités de 1919 se fasse hors de la guerre. Voilà, par exemple, le Danemark se séparer du Schleswig, la Pologne du Couloir et la France du Cameroun pour les beaux yeux de messieurs MacDonald et Mussolini ?

Poser la question, c'est la résoudre. Personne, au surplus, ne s'y trompe et nous nationalisés moins que les autres. Ils savent que leur argument unique réside dans le nombre de baïonnettes françaises, dans les canons, les tanks et les avions français. S'ils ne chantent pas ostensiblement la beauté des mitrailleuses, comme le fait Mussolini, ils travaillent néanmoins à en pourvoir l'armée française. C'est la bonne méthode. Elle permet à nos patriotes de dormir sur leurs deux oreilles et de faire montre d'un optimisme réconfortant... Que les trembleurs se rassurent, il n'y aura pas de guerre l'été prochain, écrit M. Painlevé dans *Marianne*.

El M. Painlevé, qui ne tremble pas, et pour cause, nous donne ses raisons... Frontières de l'Etat... Aviation... Poudre sèche et épée aiguise. Et sans doute aussi la Justice et le Droit qui se sont toujours trouvés du côté de la France, ainsi que chacun sait. Le Gallus de l'*Intransigeant*, qui commente les déclarations de M. Painlevé, ajoute le plus sérieusement du monde... de telles paroles sont toniques et on ne saurait trop les répandre pour dissiper l'affolement qui semble s'emparer de tant de Français.

Car, il paraît que les Français sont affolés... Ils doutent de leur force. Ils ont peur de manquer de matériel de guerre. Ils en réclament. Et il faut que Gallus et M. Painlevé les rassurent et leur rendent un peu de sang-froid.

On voit que nous sommes assez loin du désarmement et on se représente ces difficultés où trébuche la conférence. Désarmer les autres, voilà le programme de chaque délégation, quant à soi : garder ou accroître son potentiel de guerre. Ce petit jeu nous mène à un nouveau conflit, non pas sans doute pour l'été prochain, mais dans un bref délai : le temps qu'il faudra à l'Allemagne pour briser toutes les entraves militaires de Versailles.

A moins que d'ici là, le Proletariat n'ait mis à la raison tous les fauteurs de guerre, fascistes et libéraux, en imposant à tous la volonté révolutionnaire de la classe ouvrière qui effacera les frontières et permettra de vivre en paix aux hommes de bonne volonté.

Pour le combat décisif, l'union de tous les travailleurs s'impose. Il est temps que se réunisse la conférence ouvrière du Désarmement.

LASHORTES.

Le lockout Citroën

Devant la résistance de ses exploités aux nouvelles baisses de salaires qu'il tentait de leur imposer, Citroën a brusquement fermé ses usines mercredi à 16 heures.

Une affiche émanant de la direction annonce que les ouvriers ayant participé aux mouvements sont licenciés et que les usines resteront fermées jusqu'à nouvel ordre. Une nouvelle affiche indique la date de la rentrée et les nouvelles conditions d'embauche.

Ainsi, une nouvelle fois, Citroën a recours à ses méthodes qui lui ont permis de vaincre à plusieurs reprises ses ouvriers et d'imposer ses conditions d'esclavage. Après de nombreux licenciements, la grande tentative a eu lieu, mais aussi les ouvriers ont réagi avec vigueur. A Javel, les ouvriers de la tôle ont débrayé les premiers et le mouvement s'est développé rapidement, dans les ateliers la réaction des gars de chez Citroën est de bonne augure. Elle marque la volonté de la classe ouvrière de s'opposer énergiquement aux tentatives tentées par le capitalisme pour y faire supporter les frais de la crise.

L'affaire Pettrini

UN SILENCE ÉTRANGE

Le 1^{er} avril 1931, le Comité International de Défense Anarchiste de Bruxelles, désireux de connaitre ce qu'était devenu Alfonso PETRINI, adressait une lettre recommandée à M. l'ambassadeur de l'U. R. S. S. à Paris, au directeur des Bureaux Techniques et Commerciaux de l'U. R. S. S. à Anvers, au directeur de Guépêche à Moscou, à la citoyenne PECHIKOVA, ancienne compagnie de Gorki, qui préside un groupement : « Secours aux détenus politiques à Moscou », dans laquelle le comité demande des nouvelles d'Alfonso PETRINI. En voici les termes :

Monsieur,

Notre Comité serait désireux de recevoir par votre intermédiaire les renseignements relatifs au réfugié politique italien PETRINI, condamné à 30 ans de prison.

Nous pourrions connaitre aussi promptement que possible la véritable situation qui lui est faite présentement en U. R. S. S. et savoir où il se trouve.

Nous espérons vous lire bientôt et, entre temps, nous vous présentons nos salutations.

Le Secrétaire.

Le 29 août 1931, une nouvelle lettre rappelant celle du 1^{er} avril, était expédiée aux mêmes adresses :

Monsieur,

Par notre lettre recommandée du 1^{er} avril 1931, nous vous demandions de nous faire connaître la véritable situation du réfugié politique italien Alfonso PETRINI, condamné à Anvers (Italie), à 30 ans de prison.

Jusqu'ici, aucune suite n'a été donnée à notre lettre ; ce silence ne se justifie pas, nous renouvelons la même demande et attendons votre réponse au plus tôt.

Entre temps, nous vous présentons nos salutations.

Ces lettres sont restées sans réponse, sauf une, celle de M. l'ambassadeur de l'U. R. S. S. à Paris, qui a tenu à rompre cependant le mu-

tisme en renvoyant au Comité, après lecture, notre lettre, et ce, sans un mot de réponse. Au scandaleux silence, il ajoute une insolente crasse.

APPEL AU PROLETARIAT INTERNATIONAL

Notre comité, indigné de tel agissement, publie à l'époque un communiqué vénétable dont voici le passage le plus caractéristique :

Le gouvernement prolétarien de l'U. R. S. S. va-t-il justifier cette canaille diplomatique ? Si oui, les travailleurs manuels et intellectuels du monde entier tireront les conclusions qui s'imposent, à savoir que la vie d'un des leurs peut être bafouée de telle sorte.

Ces agissements de la part d'un représentant officiel de l'U. R. S. S. sont ignominieux ; ils exigent que les pouvoirs officiels disent si'ils marquent leur accusement pour de tels gestes qui dépassent en insolence ce que les représentants officiels des pays capitalistes se sont autorisés à faire jusqu'ici.

Mais que cache le silence obstiné au sujet d'Alfonso PETRINI ? Que signifie cette façon d'agir de la part de ce prétendu gouvernement ouvrier ?

A. PETRINI est-il toujours en vie ?

Les camarades anarchistes italiens, qui connaissent la conduite passée de PETRINI, exigent que les accusations qui pourraient le faire être imputées soient soumises à une commission d'enquête et qu'il soit jugé devant un tribunal régulier, assisté d'un défenseur.

Moscou va-t-il continuer à se moquer du prolétariat avec une désinvolture aussi cynique ?

Moscou répondra-t-il aux organisations ouvrières comme il s'empresse de le faire aux organisations bourgeois ?

Moscou consentira-t-il à donner à Alfonso

PETRINI un avocat pour sa défense comme il le concède aux saboteurs ?

Il est temps que la classe ouvrière se réveille de la torpeur dans laquelle l'a plongée le mirage bolchevique.

Il est temps qu'elle se dresse contre les gouvernements qui, sous le faillaceux pré-

texte d'un changement d'étiquette, accom-

plissent les mêmes actes d'assassinats que

les gouvernements capitalistes.

Nous convions, une fois de plus, la classe

ouvrière à réagir contre cet état d'esprit et lui demandons de protester énergiquement

contre les détenitions de nos camarades dans les bagnoles et les lieux d'exil de la Russie bolchevique.

Pour PETRINI, nous demandons qu'il nous soit donné de ses nouvelles ; nous exigeons que l'on apporte les preuves de sa culpabilité ; nous réclamons la lumière dans cette affaire mystérieuse qu'est celle de ce militaire anarchiste Alf. PETRINI.

ENFIN MOSCOU SORT DE SON MUTISME

Mais, petit à petit, cependant, notre campagne d'agitation en faveur de notre camarade Alf. PETRINI faisait sortir de son silence le gouvernement bolchevique.

Nos camarades suédois avaient constitué un Comité de Défense Alf. PETRINI.

Le 4 décembre 1931, une délégation était reçue chez l'ambassadeur des Soviets à Stockholm. La citoyenne Kollontai apprenait à nos camarades que PETRINI était vivant, qu'il avait été condamné en Russie pour espionnage et qu'il se trouvait dans un lieu de déportation.

Enfin, des nouvelles ! Les autorités de l'U. R. S. S. faisaient connaître officiellement, par voie diplomatique, que Alf. PETRINI était en vie.

(A suivre.)

AU SECOURS !

Nous n'avons jamais cessé d'attirer l'attention de nos amis sur notre situation financière. Dans notre dernier numéro, nous disions : si nous ne recevons pas une aide immédiate, nous ne pourrons pas paraître la semaine prochaine.

Nous paraissions grâce à la complicité de notre imprimeur mais, la semaine prochaine, le « Libertaire » ne paraîtra pas, si nous ne recevons pas la somme de 2.000 francs qui nous est indispensable.

2.000 francs, c'est peut, si l'on compte qu'il suffit que nous trouvions 200 camarades à 10 francs chaque, pour que cette somme nous soit assurée. Sans doute, nous n'ignorons pas que beaucoup de nos amis sont frappés par la crise économique et que le sacrifice que nous leur demandons est assez dur pour leur pauvre bourse.

Pourtant, nous insistons auprès d'eux. La vie du « Libertaire » a toujours été précaire. Le gros appoint qui assurait la vie de notre journal, c'était les souscriptions. Depuis que la crise sévit, non seulement beaucoup de camarades n'ont pas pu renouveler leur abonnement, mais les souscriptions ont baissé dans une assez forte proportion, c'est possible, pour tout le mouvement anarchiste.

Nous demandons 200 camarades qui nous versent chacun 10 francs, eh bien ! que ces camarades nous envoient en même temps le nom de deux abonnés possibles, à qui nous ferons le service de 10 numéros. C'est là un moyen sûr de faire connaître notre idéal et de pénétrer dans des milieux où nous sommes ignorés. Que chaque camarade qui nous apporte son aide, n'oublie pas de nous donner l'adresse d'un abonné possible, et rapidement nous doublerons et triplerons notre nombre d'abonnés.

Mais nous insistons surtout auprès de nos camarades lecteurs assidus pour qu'ils s'abonnent. Nombreux parmi eux, sont ceux qui remettent, de jour en jour, l'envoi du montant de l'abonnement.

Leur insouciance est dangereuse, et peut être fatale pour notre « Libertaire » et pour tout le mouvement anarchiste.

Nous demandons 200 camarades qui nous versent chacun 10 francs, eh bien ! que ces camarades nous envoient en même temps le nom de deux abonnés possibles, à qui nous ferons le service de 10 numéros. C'est là un moyen sûr de faire connaître notre idéal et de pénétrer dans des milieux où nous sommes ignorés. Que chaque camarade qui nous apporte son aide, n'oublie pas de nous donner l'adresse d'un abonné possible, et rapidement nous doublerons et triplerons notre nombre d'abonnés.

Camarades, dès la lecture de notre appel, n'attendez pas, envoyez-nous votre abonnement, ou réabonnement ; tous nous expédierons leurs 10 francs indispensables pour notre parution de la semaine prochaine.

Envoyez les fonds à : Frémont, 23, rue du Moulin-Joly, Paris 11^e. Chèque postal Paris 1642-50.

UNION ANARCHISTE -- FÉDÉRATION PARISIENNE

MARDI 4 AVRIL, A 20 H. 30 -- SALLE DE LA RENAISSANCE

12. Avenue Jean-Jaurès (Métro: Jaurès)

Grand Meeting de Protestation

CONTRE LA REPRESSEION EN ESPAGNE

Prendront la parole :

Georges PIOCH, Pierre LE MEILLOUR, Han RYNER, Sébastien FAURE

Frédérica MONTSENY, de la C.N.T. de Barcelone

Un camarade de la F.A.I. de Madrid

Tous les lecteurs du « Libertaire » se feront un devoir d'être présents à ce meeting.

Ouverture des portes à 20 heures. — Participation aux frais : 3 fr.

A PROPOS...

... de vocation

Fous-toi donc curé, vingt dieux !

Fous-toi donc curé !...

C'est ce que vient de dire, à Notre-Dame, mais en d'autres termes naturellement, le P. Pinard de la Boulle.

Car il existe actuellement une crise de la main-d'œuvre chez les travailleurs du goupillon.

Le nombre des clients diminuant, le chiffre des bénéfices, par voie de conséquence s'anémie au point de ne plus être susceptible d'élever l'âme des jeunes générations vers ce que le père Pinard appelle la vocation sacerdotale.

Manger du bon dieu tous les jours n'est pas suffisant pour nourrir son homme.

Il faut donc que le conférencier de Notre-Dame et de la radio trouvât des raisons supra-terrestres pour engager ses auditeurs à « se f... curé ».

Ecoutez-le :

« Jésus et l'Eglise demandent des prêtres. Leur invitation écrasante, ne peut ni s'adresser à tous, ni même être entendue de tous ceux à qui elle s'adresse ; si du moins... elle pouvait aujourd'hui décider certains d'entre vous à répondre, en pleine prévision du labeur et des sacrifices qui les attendent : « Me voici, Seigneur ! à vos ordres ! » Ceux-là, n'en sont pas, assureraient avec leur bonheur en ce monde et en l'autre, celui de bien des âmes qui souffrent et se donnent, faute de connaître la Voie, la Vérité et la Vie. »

C'est marrant. Mais, vous avez bien lu ; il s'agit de faire son bonheur dans cette vie et dans l'autre !

Ne parlons pas de l'autre dont personne ne peut dire exactement ce qu'elle est, mais de cette vie terrestre que nous supportons quotidiennement.

Or, ces messieurs curétons n'ont pas l'air de trop s'en faire et leurs comportements continuent à défrayer la chronique... judiciaire.

Une hirondelle ne fait pas le printemps, disent certains, mais il faut reconnaître qu'il voltige dans le ciel ecclésiastique, beaucoup d'hirondelles du genre de M. Boulle (Maurice-Marie - Honoré) dont viennent de s'occuper les journaux de Seine-et-Oise et que le parquet fait semblant de rechercher.

Ce satyre en jupon opérait à Gonesse et cinq enfants (au moins) fréquentent le patronage catholique, ont été victimes de ses mœurs spéciales.

L'un des gosses a dû être envoyé à l'hôpital.

C'est cela ce que le R.P. Pinard appelle faire connaître la Voie, la Vérité, la Vie ?

Un journal local, pourtant bien pensant, conclut ainsi :

Avec les familles victimes de ce singulier éducateur, nous espérons que la Justice obtiendra des autorités religieuses les indications qui permettront d'extraire ce satyre de la retraite où, en cachant l'homme, « on » espère étouffer le

à l'attache par leur dette.» (Maurice Barrès : *L'Appel au Soldat*.)

Nous rappellerons seulement, en guise de commentaires, que ce système maintenu fois dénoncé, existe encore, dans le Nord de la France surtout.

Il existe aussi, sous une autre forme, en Russie soviétique où l'ouvrier vit dans l'étroite dépendance de l'usine.

Nous avons brisé des chaînes, celles de l'esclave romain et gallo-romain, celles du serf moyenâgeux.

Et pourtant le système subsiste d'une puissance qui impose son patronat, qui fixe le mode d'existence du travailleur, qui le maintient dans sa dépendance. Par l'escalier, la taille et la corvée autrefois ; l'atelier et la machine aujourd'hui, le travailleur fut dominé et exploité. Que celui qui impose l'instrument de domination, soit blanc, bleu ou rouge, il maintient une féodalité exploiteuse et tyramique. Celle de l'usine est particulièrement redoutable parce qu'elle flait et entretient deux des instincts sociaux les plus forts : l'instinct grégaire et l'instinct d'imitation. Si l'instinct grégaire répond au besoin de société, l'instinct d'imitation répond au besoin d'uniformité. Le premier est celui du troupeau. On le rencontra dans un grand nombre d'espèces animales, mais c'est chez l'homme qu'il acquiert son développement maximum. Il suffit pour s'en convaincre d'assister à la rentrée d'une usine. En fûts pressés des centaines d'individus arrivent à la même heure, au même endroit, se dirigeant vers le bagnage temporaire qui va leur prendre leur sueur et même leur sang. Ils se sont engouffrés dans les métros et autobus, ils pointent l'heure et la minute exactes de leur entrée. Puis ils saisissent leurs outils et en voilà pour huit heures de convulsions spasmodiques, d'agitation désordonnée.

Le résultat, c'est que loin de pouvoir se libérer du patronat, l'ouvrier, par le machinisme, s'est soumis davantage.

Un directeur de grands magasins newyorkais, disait que les Etats-Unis ne comptent plus guère que vingtaine de châteliers et moins de deux douzaines d'ouvriers selliers ! Cette disparition du métier, plus la spécialisation qui uniformise et diminue l'ouvrier, est en train de créer une technocratie.

On ne peut pourtant pas retourner en arrière, objecterait-on, et si l'industrie a fait du mal, nous lui sommes quand même redébables de certaines améliorations. Nous les savons. Hélas ! déjà disait : qu'à la rivière, on ne baigne pas deux fois dans les mêmes eaux. Retourner à l'artisanat exclusif paraît impossible. Une limitation de la production s'impose, et cela par la restriction, sinon l'abolition du machinisme. Ce qui est inquiétant surtout, c'est l'aberration de ceux qui voient dans le machinisme un agent de libération, alors que sous leurs régimes, il sera un instrument de servitude. La mystique aussi dont s'entoure la machine a de quoi effrayer. Les Soviétiques pour réaliser le plan quinquennal, ont littéralement divinisé. On ne sait plus devant cette frénésie industrielle qui sévit, si les usines sont faites pour renforcer le communisme, ou si la révolution fut faite pour construire des usines et des machines. Des poètes, des peintres, des musiciens y cherchent des thèmes d'inspiration pour la gloire. Un concert dimanche, jouait un « poème symphonique intitulé « Fonderie d'aïa ». L'auteur en est un compositeur russe. Il ne m'appartient pas de juger du mérite strictement musical de l'œuvre. Mais je dois dire de cette mystique, qui peut-être des vies révolutionnaires, qu'elle n'a part être un hymne à l'escalavage et à l'abrutissement. Rien n'y manque : grincements de poulies, halètements de pistons, etc. Est-ce à l'esthétique des temps futurs ? Je préfère pour ma part entendre une ronde enfantine, ou le gazoquin d'un osé. Nous n'oublions pas seulement subir l'usine pour manger, mais encore l'avoir présente dans ce qui constitue une détente, un repos, la vie deviendra un enfer, où il faudra laisser toute espérance. Dans ces œuvres inspirées du machinisme il n'y a certainement pas une glorification de la vie prolétarienne. Je n'y décelle pas la trace de l'individu. Dans les cathédrales gothiques on voit la verve satirique des tailleur de pierre, des éclaireurs s'exerçant aux dépêches des tyans. Les rois, seigneurs, évêques, moines, prévôts sont ridiculisés, menacés de représailles, tout cela naïvement, mais d'une façon bien significative de l'esprit papulaire réclamant la liberté et la fin d'une tyrannie spirituelle et temporelle. Je ne vois rien de semblable dans l'usine, même dans celle construite en vertu du plan quinquennal...

On accusera peut-être les détracteurs du machinisme de nier le progrès. Mais est-ce bien le sens du progrès de s'orienter uniquement dans la direction industrielle ? Nous savons ce que cette conception du progrès eut de désastreux pour l'économie mondiale. Nous présentons, et nous constatons, déjà, ses dangers psychologiques et sociaux. Il serait temps de restituer à l'évolution son sens original : l'émancipation et l'élevation de l'individu. La possibilité s'en trouve dans une vie moins mécanique, qui tienne mieux compte des besoins matériels et moraux. L'homme n'est pas fait pour vivre dans ces métropoles. Il s'anémie, détrousse son système nerveux, corrode ses poumons dans cette atmosphère infestée. Sa nourriture est d'une qualité et d'une origine douteuses. Les villes tentaculaires étendent de plus en plus leurs mornes rangées d'usines où l'homme n'est plus qu'un laquais de l'outil, sans esprit individuel, croyant que ce qui l'asservit aujourd'hui, le libérera demain. Les anarchistes ne voudront pas d'une pareille stagnation. Déjà un mouvement se dessine dans le monde entier. Aux Indes où Gandhi voit dans le renoncement aux produits manufacturés et dans le retour à l'artisanat, la libération possible ; aux Etats-Unis mêmes, où les douze Etats du Vieux Sud s'élèvent contre la technocratie des industriels qui domine et écrase l'humanité ouvrière, croyant que le machinisme puisse par les loisirs qu'il donnera, éléver l'individu. Le rythme du travail étant sa concordance avec celui de nos plaisirs qui sont grossiers, violents et hâtifs. Ils préconisent une société agraire et non pas une société industrielle. Et ils ont raison. Il faut voir avec quel calme travaille un savetier de village, avec quelle sérénité les bergers ou les bûcherons font leur tâche dans les pays de montagne où la corruption industrielle est plus lente, pour comprendre cela.

Les rares hommes libres et fiers, ce n'est pas dans les cités industrielles qu'on les rencontre. Les gens qui ne vivent pas sous l'obsession du temps, sous la tyrannie de la pendule, malgré leurs meurs primitives et leurs naïves croyances quelquefois, sont plus humains que nous. Nous nous ravalons au rang des miséables fourmis qui s'agitent et grouillent en tas, vainement sans plaisir.

Un ami me disait récemment que renier l'industrie, c'est renier la science, et que pour renier les usines il faudrait renier d'abord les laboratoires.

D'accord. Mais si le progrès a dévié, c'est surtout parce que la science appliquée, fille de la science pure, s'est hypertrorphée. C'est le laboratoire de l'ingénier et non celui du savant qu'il faudrait fermer.

Pour toutes les raisons énumérées dans ces trois articles, ce maître de demain : la machine, qui nous étoufferaient sans sa coupe, serait plus redoutable que ceux d'hier et d'aujourd'hui. Le mal est grand, il n'est pas incurable. A nous d'y penser et d'agir pour l'enrayer.

A. MADIN.

L'ordre règne en Allemagne

Le bilan de douze ans de « bolchévisation » du prolétariat allemand

1. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Au milieu de l'inconcevable passivité des partis de gauche, dans la déroute générale des organisations ouvrières, et tandis que les ouvriers communistes terrorisés par les raids fascistes et par la psychose de la « provocation » se tenaient cois — retiennent tout à coup le mouvement : « Le Reichstag brûle ! » Et malgré toute l'éducation écrasante imprimée aux cercueils prolétariens par l'état et la discipline de para, bien des cœurs se mirent à battre plus vite. Enfin quelque chose ! Une riposte, un signe, un geste de défi !

Peu après, toute l'Europe apprenait qu'un jeune homme sans yester et sans chemise avait été arrêté comme il s'échappait du Reichstag. Il était pourvu d'un passeport hollandais au nom de Marinus van der Lubbe et d'une vieille carte du parti communiste de Hollande. Il déclarait avoir cessé tous rapports avec l'Internationale de Moscou depuis plusieurs années, et râlait à cette époque un groupement d'étudiants révolutionnaires, le « Groupe des Communistes Internationaux ». Mais il avait agi seul, « sans que personne l'ait inspiré ou connu son projet » et le mobile qui l'avait guidé était « la haine du capitalisme international ». Ces déclarations avaient été faites, ajouteraient certaines feuilles, « avec un calme et une netteur d'autant plus impressionnantes que l'arresté avait été visiblement fort malmené lors de son arrêtation, et devait s'attendre à bien pire encore ». Les commentaires de presse ajoutaient que l'incident avait été provoqué par six ou sept foyers différents, constitués de tampons d'étoffe arrachés par Lubbe à ses vêtements et imbibés de pétrole. La sale des séances avait été complètement détruite malgré les efforts des pompiers.

Seuls subsistaient, épargnés par les flammes et se faisant vis-à-vis, une statue de l'empereur Guillaume et un drapeau républicain noir, rouge, or, divinités jumelles de ce sanctuaire des dévoués du parlementarisme allemand.

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

Le 4. — De Max Hocel à Van der Lubbe (SUITE)

A travers le Monde

La situation en Allemagne

Nous avons reçu de nos camarades du *Freie Arbeiter* un intéressant rapport sur la situation en Allemagne dont nous publions ci-dessous les passages les plus importants.

Depuis l'avènement de l'hittérisme au pouvoir, nous sommes d'ailleurs dans la plus grande inquiétude au sujet de nos amis allemands, dont la presse est interdite et dont nous sommes sans nouvelles. On peut tout redouter sur leur sort, car il faut savoir que les informations d'Allemagne confondent dans le même terme général de « communistes » tous les révolutionnaires.

Le fascisme allemand est arrivé au pouvoir par la petite porte, et légalement. Mais, malheureusement, il ne suffira pas d'expliquer cette accession scandaleuse par les intrigues de la Wilhelmstrasse. Et il faut reconnaître que dans la lutte entre le fascisme et la démocratie, le premier a prouvé la plus grande vitalité. Les démocrates furent prudents, circospacts, myopes.

Se comportant sénilement, la démocratie perd son influence sur la plus grande partie de la jeunesse allemande qui l'eût suivie si elle l'avait vue faire quelque chose, par exemple : l'expropriation des grands hóteux ; l'abolition des monopoles capitalistes, etc. Mais rien n'a été fait. Les social-démocrates entre autres n'a été fait. Les social-démocrates entre autres n'ont su tempérer, concéder. Cette marche au sacrifice eut son accomplissement en 1929 lorsque les social-démocrates volèrent la construction du premier croiseur cuirassé. C'en était trop. La débâcle suivit rapidement.

D'autre part, la crise économique, la misère extrême des masses, l'accroissement du chômage ont été d'autres causes importantes de l'ascension du fascisme.

La liquidation stupide de la guerre mondiale par le funeste traité de paix ; le refoulement des Allemands au rang de peuple tributaire, ont fourni à la propagande nazi, des armes sûres. « Versailles ». Voilà le capital nationaliste dont Hitler a tiré les intérêts. Si l'on ajoute les fautes et les malversations des démocrates, la corruption scandaleuse des républicains, on comprend comment fut possible ce revirement du peuple allemand.

Le seul salut du prolétariat allemand résiderait dans la grève générale. Cela le fascisme le sait fort bien ; aussi il a édité contre les propagandistes de la grève générale des peines sévères.

D'autre part, une grève générale est imprudente tant que les syndicats tout comme les nazis eux-mêmes — s'y opposent. Il faut dire aussi qu'un important travail d'infiltation a été entrepris dans les usines par les nazis qui y ont introduit des éléments ouvriers en vue de saboter une grève générale éventuelle. Car c'est une chose pénible à dire, mais il y a en Allemagne tout comme en Italie des ouvriers fascistes.

Alors, dira-t-on, il n'y a pas d'espoir ? Si la défaillante social-démocratie a pu se maintenir en force et même au pouvoir durant quinze années, n'est-il pas à craindre que le national-socialisme, qui est brutal et qui a de la fermeté, ne détienne le pouvoir plus longtemps encore, peut-être pour plus d'une génération ?

Nous n'avons pas comme les marxistes le don de prophétiser avec certitude. Nous n'avons pas, comme Hitler avec Hanussen, un illumina à notre disposition pour nous prédir la victoire.

Mais nous pouvons bien dire que maintenant vont commencer pour les vainqueurs les vraies difficultés qu'en ne pourra tout de même pas continuer à résoudre à coups de violences et d'assassinats.

Les partisans d'Hitler eux-mêmes, seront avant peu conduits à se demander ce qu'il y aura de changé à leur situation.

— Que nous apportez-vous ? Nous donnerez-vous du travail ? du pain ? Voilà la question qui inmanquablement va se poser ayant peu, et qui ne peut manquer de faire grandir la démission.

On peut espérer que la criminelle division des forces ouvrières va enfin cesser, et que le prolétariat va se regrouper contre l'ennemi commun. D'autre part, il faut savoir qu'il y a dans les rangs d'Hitler des ouvriers « révolutionnaires » et qui comptent sur son arrivée au pouvoir « comme sur le pain quotidien ». Cela a été dit dans leur organe *der Schwarze Front* (*le Front noir*) qui lors de son accession à la Chancellerie compara Hitler à Kerensky. Cela marqua pourtant un état d'esprit qui indique qu'un jour Hitler pourrait bien être un chef sans troupes. Malheureusement, les communistes allemands n'ont pas l'« élán » des révolutionnaires russes, en 1917. Pourtant, il y a des nazis « fédéralistes » qui acceptent l'éventualité d'un renversement de l'hittérisme.

En attendant, il y aura encore des jours sombres pour le prolétariat conscient, pour les esprits libres.

Notre propagande à nous, anarchistes, n'a jamais rencontré un terrain extrêmement favorable en Allemagne. Pourtant les travailleurs commencent à entrevoir qu'un nouvel ordre est nécessaire, et que cet ordre venant d'en bas, déterminé par les ouvriers eux-mêmes, doit s'établir par dessus et en dehors des chefs, des « führer ».

Mais pour l'instant nos moyens de propagande sont réduits à néant. Notre presse — un hebdomadaire anarchiste, deux hebdomadaires

Qu'est-ce que les « davidées » ?

Davidée Birot est un personnage de René Bazin. Institutrice publique, fille d'un franc-maçon, elle prend en gérance les idées de son père et, au contact d'amis pieux, devient une fervente militante cléricale. « Point d'éducation sans foi catholique ». Telle est la révélation qui s'impose à elle, et qu'elle défend « la congrégation, la bravade, la crâne petite qu'elle est », devant son inspecteur principal. On comprend ainsi immédiatement le but de l'association.

Une conversation si précieuse et un prosélytisme si enthousiaste devaient susciter des exemples. Dans les Basses-Alpes, quatre élèves-maîtresses de la promotion sortante de 1913, de familles catholiques très pratiquantes, se réunissent fort souvent avec une institutrice plus âgée, sœur d'un prêtre. Le groupe des Davidées, créé en 1916-1917 se développe rapidement avec l'appui des plus hautes autorités de l'Église. Les départements voisins de la Drôme, de Vaucluse, des Hautes-Alpes et des Bouches-du-Rhône furent touchés les premiers par la propagande. Aujourd'hui, tous les départements comptent des affiliées en plus ou moins grand nombre.

Le groupement apparaît comme une société occulte et les quelques publications que les non-initiés peuvent se procurer, d'ailleurs assez difficilement, ne constituent, à coup sûr, qu'une partie, et la moins significative, de ce qui s'adresse aux adhérentes. Quelques témoignages permettent de connaître l'organisation générale. Une profane est d'abord une « violente ». Son admission donne lieu à une cérémonie d'initiation religieuse. Le mot d'ordre est celui d'Ernest Pischari : « Prendre contre son père le parti de ses pères ». Lorsqu'une « possible » est découverte, on commence par lui envoyer le roman de Bazin. Puis on lui écrit, on lui rend visite, on lui fournit le bulletin des Davidées. Enfin, après l'initiation, les affiliées rejoignent, parallèlement, une publication spéciale qui les instruit des directives à suivre.

Le recrutement se fait, de proche en proche, par une propagande opinante et méthodique, et tout au long de la même manière que les protestants infâme. Une institutrice a-t-elle des chagrins intimes, s'ennuie-t-elle dans son poste est-elle isolée des siens et de ses amis ? Si elle se trouve dans la zone d'influence d'une Davidée fervente, celle-ci, toujours à l'affût, déclenche la campagne d'annexion. On l'invite à des réunions d'amis, à des conférences très intéressantes, où lui prête des livres quelconques, sans lui rien laisser soupçonner du but poursuivi. Peu à peu, à mesure que la confiance grandit, on l'invite discrètement à remplir ses devoirs religieux. Puis la propagande se fait plus pressante avec le secours du bulletin, de livres tendancieux, de conférences culturelles qui, dans l'état d'isolement intellectuel où se trouvent presque toutes les jeunes institutrices, sont le seul recours contre l'ennui et l'encroûtement. Les « amies » entretiennent une correspondance régulière, fréquente, sur des sujets qui deviennent de plus en plus intimes et sérieux. Dès que la victoire cléricale est acquise la nouvelle Davidée souscrit 4 abonnements au bulletin, dont trois sont destinés à la propagande afin que d'autres profanes soient conquises comme vient de l'être la nouvelle initiée.

Avant le « Bulletin des Davidées » le groupement publie un autre organe mensuel, la « Revue de Culture Générale » appelée autrefois « Après ma classe » qui contient des études aussi bien pédagogiques que littéraires, philosophiques, historiques ou scientifiques, traitées d'ailleurs de manière assez simpliste.

Chaque année, pendant la période des vacances, on organise des « Journées Universitaires » sous le patronage des autorités ecclésiastiques de la région. Des conférences sont données, le plus souvent par des professeurs catholiques de l'Université, les séminaires et demandent l'issu heureuse de ces « réunions » soi-disant pédagogiques, et de l'heure de conversion qui rythme chaque jour davantage. Il est bien évident qu'une telle propagande si intense, ne se borne pas à la seule affiliation des institutrices. Elle n'est qu'un moyen de rénover dans le peuple la foi catholique par les révélations les plus sûres. L'école laïque de la III^e République est minée dans ses cadres mêmes et par la faute d'autorités faibles ou complices qui traquent les militants syndicaux, des coupables de rechercher des méthodes pédagogiques nouvelles. Une organisation rationnelle de l'Université ne devrait pas permettre à ce mouvement de se développer. Il sera intéressant de rechercher pourquoi il a pu prendre une extension qui menace l'enseignement laïc, et commence s'exercer son influence sur les enfants des écoles primaires.

J. B.

EN URSS.

Dans mon article de la semaine dernière sur les « Histoires de sabotage en U. R. S. S. », je faisais remarquer qu'il n'était pas du tout sûr que les cinq condamnés du procès du parti industriel fussent toujours emprisonnés (ils le furent jamais !).

Or, je crois intéressant de signaler aujourd'hui que MM. Ramsine et Cie sont redéportés dans une trop grande confiance. L'action de la classe ouvrière doit redoubler pour imposer la libération totale de Tom Mooney.

On peut espérer que la criminelle division des forces ouvrières va enfin cesser, et que le prolétariat va se regrouper contre l'ennemi commun. D'autre part, il faut savoir qu'il y a dans les rangs d'Hitler des ouvriers « révolutionnaires » et qui comptent sur son arrivée au pouvoir « comme sur le pain quotidien ». Cela a été dit dans leur organe *der Schwarze Front* (*le Front noir*) qui lors de son accession à la Chancellerie compara Hitler à Kerensky. Cela marqua pourtant un état d'esprit qui indique qu'un jour Hitler pourrait bien être un chef sans troupes. Malheureusement, les communistes allemands n'ont pas l'« élán » des révolutionnaires russes, en 1917. Pourtant, il y a des nazis « fédéralistes » qui acceptent l'éventualité d'un renversement de l'hittérisme.

En attendant, il y aura encore des jours sombres pour le prolétariat conscient, pour les esprits libres.

Malheureusement, il y a des cas — combien nombreux — où la « sécurité de la Révolution » ne lui permet pas une telle indulgence !

Rectification. — Dans l'article cité ci-dessus, une ligne s'est trouvée déplacée, rendant difficile la compréhension d'une phrase. Cette ligne — la quatrième de la première colonne en commençant par en bas — doit être supprimée de cette place et reportée entre les septième et huitième lignes à partir de la fin de l'article.

En conséquence, il faut lire : «...tous les arguments possibles et imaginables sur la vigilance de la « Révolution qui se défend »...

LIVRES ET REVUES

STATION 3

par ERNST JOHANNSEN

UNE des questions qui se posent aujourd'hui avec le plus d'acuité au prolétariat international est celle que notre camarade A. Madin résumait ainsi dans les derniers numéros du « Libertaire » : « Le machinisme pour ou contre l'homme ? » On est enclin au pessimisme quand on a lu « Station 3 » (1), le dernier roman du célèbre auteur de « Quatre de l'Infanterie ». Désirieux de ne pas ouvrir tout de suite le débat, je me bornerai ici, à signaler avec quelle largeur de vues Ernest Johannsen a su poser le problème, en partant de son point de vue du chômage allemand, et sans lui donner de solution définitive — il n'en comporte point à la vérité, adns la société capitaliste — laisser entrevoir un écho d'horizon plus clair.

La « Station 3 » est l'une des vingt-cinq stations qui alimentent en électricité une grande ville.

Les transformateurs reçoivent du courant à haute tension et distribuent aux

consommateurs d'un quartier bourgeois l'éclairage et la force motrice. Dans cette station, six ouvriers, qui se relaient par équipes de deux, et un contremaître habitent le pavillon qui dissimule l'entrée de l'usine. Le contremaître est déjà l'esclave de la station. Et, tot ou tard, du gré ou de force, les ouvriers, devenus les esclaves de la station, sont les esclaves de Hauptmann, ou, esclaves de Hauptmann, ils redévoient, par lui, esclaves de la station. Le drame qui se joue là est donc double, mais, dans son cadre étroit, il aura un retentissement considérable : « Cette histoire peut s'appliquer à tous les hommes qui en sont réduits à travailler côté à côté, dans les mêmes conditions. »

Contrairement à la chômage, un jeune électricien, Dietrich, entre à la station 3 et se trouve tout de suite en butte aux persécutions raffinées du contremaître, qui voit en lui un « malin », et de ses camarades de travail qui le jaloussent vite pour la plu-

LE COIN DES JEUNES

Dangers de guerre

Le rôle de la Presse Bourgeoise

Par des conférences, des meetings et réunions publiques, la Jeunesse Anarchiste a toujours précisément sa position à l'égard de tous les fléaux qu'engendre le régime capitaliste et la guerre en particulier.

De toute évidence, gouvernements et marchands de canons préparent une guerre dans laquelle ils espèrent trouver le moyen de « *remédier* » à la crise économique et aussi d'écouler les stocks de matériel meurtrier.

L'avènement du fascisme à la direction de la politique en Allemagne pourraient fort bien précipiter les faits.

— Là-bas, comme ici, on la prépare dans les faits et dans les esprits, méthodiquement, comme en 1914. Pour cela, le capitalisme dispose d'une arme terrible : **la presse**.

On recommence actuellement dans les journaux la même campagne chauvine qu'avant la grande tuerie. On veut réintroduire dans les esprits, la **haine du Boche**.

Un grand hebdomadaire parisien et littéraire, *Candide*, consacre en ce moment quatre pages de sa parution à ce travail dégoûtant.

Le dessinateur qui accouche de ces saletés s'attache à dépeindre les Allemands comme des ivrognes, des pédastes, des militaires forcenés.

« L'Ami du Peuple », le « Petit Patriote », le « Journal », le « Temps », l'« Action Française », etc... emboîtent le pas.

On cherche, dans cette presse à créer une psychose de guerre, on sème la haine.

Notre devoir à nous, Jeunes Anarchistes révolutionnaires est, dans la mesure de nos moyens, autour de nous, parmi la jeunesse ouvrière, de chercher à créer une psychose de paix.

Nous ne croyons pas à la plaisanterie du désarmement. La force essentielle du capitaliste réside dans l'armée. S'il acceptait de supprimer l'armée, il se ferait l'auteur de sa propre disparition.

La guerre est un effet dont le capitalisme est la cause.

Nous sommes persuadés que le moyen le plus efficace pour lutter contre la guerre est de s'attaquer directement à la cause (capitalisme) et cela, par l'action ouvrière.

La Jeunesse Anarchiste appelle à elle tous les jeunes révolutionnaires et antimilitaristes. Elle les engage à venir grossir le rang des travailleurs organisés et à lutter pour l'unité des forces ouvrières.

Nous voulons que les jeunes comprennent une fois pour toutes que leurs ennemis ne sont pas les ouvriers qui, comme eux, sont réduits au chômage de l'autre côté de la frontière, mais les capitalistes de tous les pays.

Nous avons, nous aussi, à nourrir de la haine, mais la haine de ceux qui, quotidiennement nous exploitent, nous destinent à une prochaine boucherie sacrifiant sans scrupules nos existences au remplissage de leurs coffre-forts.

Mais à cette tuerie commune nous n'irons pas.

Si un jour nous prenons en mains les objets meurtriers (et nous y comptons), objets meurtriers, ce sera pour abattre le régime criminel et instaurer une société sans capitalisme et sans gouvernement qui enchaîne fatallement la misère et la guerre.

RINGEAS.

C'est avec une saine émotion patriotique que dans la « Victoire », Marcel Bucard signe un article intitulé : « La mort d'un brave, et nous convie à respirer l'air vivifiant dont, on a coutume de gonfler nos poumons, là, où paraît-il, réunit toujours le désintéressement et l'héroïsme. Et d'une plume en deuil, notre journaliste nous conte que l'on vient de ramener en France, le corps du capitaine de Bournezeau, qui était de ses amis. »

Mais notre plume est égare (le chagrin sans doute) et nous en disons ensuite de belles. Nous apprenons que le contremaître était jeune, ce qui nous laisse indifférent, puis que la grande race, ce nous n'en doutons pas, mais de ces de cette noblesse qui s'enferme dans une partie, non, mais la prodigue dans ses actes pour l'exemple et le profit de tous, ceci pour nous, pauvres miteux à qui la race manque, prenons en la graine, l'exemple vient d'en haut, c'est connu.

Apprenons encore avec l'émotion qui s'inspire, que sa passion pour la France l'avait fait s'engager à 18 ans pour la durée de la guerre. Il y conquiert croix et galons.

— Si moi j'étais appelé à remplacer

Hauptmann, je suis certain que je ne ferai pas long feu. Parce que je ne suis pas un saligaud. Vous autres vous m'enverriez

à promener et la station ne fonctionnerait plus comme elle doit fonctionner.

— Mais je n'agirais pas comme ça si tu remplaçais Hauptmann, fit Dietrich. Au contraire, je ferais tout mon possible pour

évidemment pour les uns pruniers et pour les autres, du pêche et de l'avancement.

Puis ce jeune hystérique est attiré par le Maroc (les voyages forment la jeunesse), il y voit quelque chose à faire pour sa Patrie. (A vos mouchoirs, patriotes). En février dernier, il reçoit la mission d'enlever le pion principal du massif de Bou-Ghîfîr. Alors cela devient pathétique, écoutez : Il entraîne sa troupe avec cet élán et ce brio qui lui ont valu l'admiration de tous (sauf de la troupe). Mais les cheuls échappés à la préparation d'artillerie, se précipitent, c'est l'encerclément. Sous les rafales meurtrières il galvanise ses hommes, debout, indifférent au danger (la race, toujours la race), une balle lui

TRIBUNE SYNDICALE

Pour la première fois depuis la scission la C. G. T. tient un meeting public à Paris

Comme clôture à la série de meetings régionaux, tenus à propos des quinze dernières heures par la C.G.T., l'Union des Syndicats de la Seine a organisé mercredi soir une grande manifestation centrale avec le concours de la C.G.T., du Parti socialiste et de la Ligue des Droits de l'Homme.

A vrai dire, l'ordre du jour de ce meeting comportait également la lutte contre le fascisme, c'est ce qui explique la constitution de ce « comité d'action » revêtant à la fois un caractère et politique et économique.

Par la présence de Jouhaux et de tous les militants du C.C.N. au « présidium » la C.G.T. pour la première fois depuis la scission, tenait un meeting public à Paris.

On pourrait épiloguer longuement sur ce fait qui a son importance. Il marquera, qu'on le veuille ou non, une étape nouvelle de l'histoire du syndicalisme de ce pays, non pas seulement pour la raison que le secrétaire confédéral a pu s'exprimer librement, sans aucune espèce d'interruption — il fut même frénétiquement applaudi —, ni parce que les unitaires et le P.C. n'ont absolument rien tenté pour entraver la réunion, mais aussi et surtout, par la présence officielle dans la salle d'une délégation unitaire dont les sentiments ont été interprétés à la tribune par Raynaud, le secrétaire de la 20^e union régionale.

L'argumentation modérée de ce dernier — contraire d'ailleurs à ses habitudes et à son tempérament — laisse à penser qu'il exécutait là un ordre formel de l'organisme qu'il représente. Sans doute, les propositions d'unité d'action, dans le cadre syndical, qu'il a formulées ne se différenciaient-elles pas de ce que nous connaissons déjà ? Il serait même plus juste de dire qu'il s'agit d'unité hors du cadre syndical. Mais, pour qui connaît l'armature hiérarchisée, la soumission absolue, formellement observée, de la base aux ordres du fait, dans l'organisation intimement liée et enchevêtrée du P.C. et de la C.G.T.U., il ne fait pas l'ombre d'un doute que là-bas, au Kremlin, on doit préparer quelque chose.

Quoi ? Il serait bien osé de s'aventurer dans une hypothèse quelconque, mais on le devine. On le sent dans le langage châtié — non sans peine certainement — des militants unitaires controversant publiquement avec des confédérés. Ce pressentiment confus, de tout observateur dépourvu de parti pris, trouve encore bien plus d'expression, dans la critique de l'action objective présente des deux courants politiques et syndicaux hier séparés par des abîmes de doctrine et d'action.

Le représentant unitaire a rappelé certains points communs : défense contre toute atteinte aux assurances sociales, lutte pour l'application des contrats collectifs, défense des salaires, semaine de 40 heures, etc. En fait, il s'agit de questions strictement syndicales sur lesquelles l'accord est parfait.

Jouhaux se plut à constater cette unité de pensée, fraudisant une unité d'aspirations et de besoins de la classe ouvrière.

Dès lors, plus rien ne reste de ce que furent, non pas les raisons essentielles, mais les causes connexes de la scission. Les raisons essentielles relèvent surtout de la partie doctrinale. Pour ce qui est de cette question de doctrine du mouvement syndical, tant controversée d'ailleurs, Mussolini et Hitler se sont chargés de la mettre au clair. Nul doute qu'ici le Tardieu ne se chargeait du même niveau. Devant cette latente éventualité la reconstitution de l'unité organique du mouvement syndical s'impose avec plus de force et de raisons que jamais.

Quant à neuf heures, Guiraud, secrétaire de l'U.D.S. Confédérés de la Seine, ouvre la séance, la salle est quasi-pleine. Quatre ou cinq mille travailleurs sont présents.

Après avoir indiqué les raisons du meeting et manifesté son optimisme face au fascisme en puissance dans le pays, Guiraud donne connaissance d'une lettre de la 20^e Union régionale unitaire sollicitant l'admission d'une délégation et l'audition d'un délégué. Il indique, sous les applaudissements unanimes, que la C. A. a acquiescé au désir des unitaires, tout en précisant que cette décision n'a pas été prise sous une contrainte quelconque, mais consciemment et délibérément.

Cordier, de la Fédération du Bâtiment, succède et fait un rappel du passé relativement à la question de réduction du temps de travail. Il évoque, avec un peu d'ambiguïté, les difficultés auxquelles on se heurte lorsqu'il faut faire pénétrer dans l'esprit de la classe ouvrière elle-même, la nécessité d'une telle mesure. Mais il traduit son optimisme, en matière de conclusion, en évoquant le fait que le sujet est maintenant définitivement posé devant le monde entier : l'application n'est plus rée du défenseur in-extrême de la démocratie bourgeoise.

M. Victor Basch, au nom de la Ligue des Droits de l'Homme, se lance dans une diatribe fougueuse contre la peste fasciste. Il en est amené, et c'est ce qui paraît être le thème de son discours, à la nécessité de la défense de la démocratie dont il donne d'ailleurs une définition. Mais une définition de la démocratie pure ! Ce qui est tout autre chose, à notre sens, que la démocratie bourgeoise responsable, comme il le dit lui-même, de l'avènement du fascisme. Il n'y aurait pas à gratter bien fort pour découvrir sous le verni rutilant de M. Basch, la teinte plus mat, plus éduquée du défenseur in-extrême de la démocratie bourgeoise.

On sait où cela pourrait nous amener. En 1914, cela a été pour la démocratie contre le militarisme prussien ; ça pourrait bien être pour la prochaine,

LA VOIX DE PROVINCE

STRASBOURG

L'ALSACE VEUT-ELLE UN DICTATEUR ?

Le Petit-Journal publie actuellement une enquête de Mme Antonina Valentin, intitulée :

« La France veut-elle un dictateur ? » Avant même que Mme Antonina Valentin publie ses conclusions, on peut lui dire ouvertement que les deux provinces les plus révolutionnaires et catholiques de France : l'Alsace et aussi la Lorraine, ne veulent rien savoir du fascisme à la Hitler. Les nazis ont une mauvaise presse en Alsace. Les « chiens enragés de l'Empire troisième » n'ont pas de succès avec leurs appels hypocrites par T.S.E. Les protestataires des trois départements protestent énergiquement d'être appelés des « trèfles » par des assassins barbares qui tuent tout ce qui peut être libre !

Que Mme Valentin n'oublie pas de consulter l'Encyclopédie Anarchiste au sujet du mot « fascisme » pour compléter son enquête. Voici ce que Jacques Bonhomme dit, page 787 : « Fascisme, n. m. néologisme désignant un mouvement politico-social de féroce réaction, dépourvu de tout scrupule d'humanité et même de légalité, né en Italie, en 1919, de la terreur de la bourgeoisie devant la révolution qui semblait imminente, et devenu peu à peu maître du pays. Par extension de sens, on appelle fascisme le mouvement international de guerre qui est en train de se développer dans tous les pays, contre le prolétariat et contre la liberté avec un caractère très net de militarisme et de violence et un vernis d'idéologie antidémocratique dans le sens automatique et absolument des gouvernements antérieurs à 1789. » Cette intéressante étude longue de 6 pages est complétée par des articles de Bertrand, Ch. Rappoport et Pierre Besnard.

Le fascisme s'est implanté en Allemagne par la ruse, la force et surtout l'argent ! Les deux grands partis ouvriers, la social-démocratie et le parti communiste allemand ont éduqué les masses pour la prise du pouvoir par le bulletin de vote au lieu de prêcher et de préparer la révolution sociale ! Le marxisme a fait filer dans son pays natal, les députés communistes n'ont même pas eu le courage de se présenter au cirque Krell pour assister à la représentation gratuite de l'enterrement de la République au casque à pointe ». Des millions d'ouvriers organisés n'ont pas osé faire la grève générale, trahi par leurs chefs comme en 1914 ! A Kehl, en face de Strasbourg, les drapeaux sont rentrés dans leurs gaines, les parades militaires et les orgies sont fermées, et les ouvriers badois traversent le pont pour venir travailler à Strasbourg, aux « Grands Moulins », aux « Forges de Strasbourg », à la « Soirée », etc., toutes firmes sortant le plus de drapeaux le 14 juillet, 11 novembre, etc. Ces frontaliers se vantent sans se gêner qu'ils ne paient pas d'impôts sur le salaire, ni ici ni chez eux et les 9/10 ont pris part à l'occupation de la caserne de Kehl. Ils se montrent de notre respect de la liberté et ils se montrent leurs basilles de Hitler autour de nous, aidés en cela par le journal *Die Elz*, paraissant à Strasbourg protégé par la liberté de la presse. En Amérique et en Angleterre les Juifs boycoittent les produits allemands, à Strasbourg on devrait en faire autant ! L'unité syndicale s'importe !

APDAL

Nous n'insisterons pas plus longuement sur la portée et la nature de ces déclarations puisque aussi bien, à maintes reprises, nous avons donné notre opinion sur ce sujet et à cette même place. Mais il est bon toutefois de mentionner les mouvements approuveurs de la salle qui n'était pas composée uniquement de confédérés laudateurs de la politique confédérale.

Il y aurait certes beaucoup à dire sur la composition de ce « comité d'action ». On ne voit pas très bien un secrétaire de parti et un représentant d'une ligue extra-syndicale prêcher et donner des conseils aux militants syndicalistes. Mais, pour nous, nous n'avons voulu retenir que le fait dominant et syndical, d'une entrevue, d'une prise de contact, de laquelle, dans des temps plus ou moins rapprochés, peut et doit sortir la reconstitution des forces ouvrières.

Il est maintenant démontré que sur les revendications principales de la classe, unitaires et confédérées ont le même point de vue. Que rien ne les empêche de ne former qu'un seul bloc pour les faire aboutir. Il appartient donc à tous ceux qui ont assisté à cette réunion, qui ont applaudi avec enthousiasme les appels à l'unité syndicale, de faire en sorte qu'elle devienne rapidement une réalité.

J. DE GROOTE.

DANS LES SYNDICATS C.G.T.

AUX MILITANTS SYNDICALISTES DE TOUTES TENDANCES

Les camarades n'ont pas été sans remarquer une affiche émanant de l'organisation fasciste des Croix de feu et portant ces mots en exergue : « Regroupons-nous ». Ils ajoutent, en conclusion : « Ni blanc, ni rouge, mais bleu, blanc, rouge ».

De plus, dimanche, des tracts ont été distribués un peu partout ; ils ont même poussé l'audace jusqu'à venir place du Combat, en plein centre ouvrier.

Outre, je ne cache pas mon indignation, et, après une altercation avec trois de ces messieurs, ils jugeront plus prudent de disparaître.

Relisant le tract, j'y vis un appel au regroupement au sein des Croix de feu, « riche de milliers d'hommes répondant au premier appel ».

Pourquoi faire, et contre qui ?...

Ainsi, voilà où nous en sommes ! A recevoir les leçons d'organisation de nos pires adversaires. Ils profitent de notre semblant de léthargie et des luttes intestines qui nous divisent.

On ne fera jamais assez appel, de notre côté, au regroupement des forces syndicales éparpillées dans des questions de chasse.

Cela devient de jour en jour plus sérieux et

c'est maintenant une question de vie ou de mort pour le prolétariat.

C'est pourquoi, reprenant le titre même de leur affiche, je crie à mon tour : « Regroupons-nous, camarades ! Il est grand temps, et plus que jamais, vite l'unité syndicale !

Louis LE BERRÉ.

POUR LE DROIT DE LA CONSCIENCE

Le moment de la mise en page, nous apprenons par la compagnie de Marius Michel, de Bleury (Yonne), l'arrestation de cet objecteur de conscience, par trois gendarmes. Ni le maire, ni l'adjoint n'ont voulu obéir aux ordres de la réquisition d'un véhicule automobile pour transporter notre ami malade, ceux-ci considérant Marius Michel comme un honnête homme.

Pendant sa détention qui va jusqu'au 30 juillet, lui écrit et lui faire écrire par nos amis : « Marius Michel, objecteur de conscience, au 4^e d'Infanterie Autrichie (Yonne) »; c'est par milliers que les témoignages doivent démontrer aux autorités militaires notre solidarité avec ce pacifiste intégral.

Cours d'espérance.

Le groupe espérantiste ouvrier, le samedi 1^{er} avril 1933 à 20 h. 30, précise, Salle La Fayette, 27, rue des Petits-Hôtels, Paris (10^e) un Concert artistique suivi de bal.

Thérèse Dernys et la petite Nancy chantent ; Myriam Thulliez et Paul Bonnet, récitent des poésies, chansons et poèmes pacifistes naturellement. Orchestre sous la direction de Raymond Mouret ; buffet tenu par « La Famille Nosticelle ». Réclamez dès maintenant la carte donnant droit au Concert et au Bal au siège de l.U.P., 47, rue Montorgueil (2^e), 4 francs pour les membres de ligue pacifistes et 5 francs pour les non adhérents.

Cours d'espérance.

Le groupe espérantiste ouvrier de la région parisienne va ouvrir son dernier cours de la saison qui aura lieu chaque jeudi à 20 h. 30, 40, r. Mathis, métro Crimée. Invitation cordiale à tous.

La Chanson de Paris.

Le prochain concert organisé par « La Chanson de Paris », aura lieu le jeudi 6 avril à 21 h. à l'Institut Abran, Andréa Gire, Madeleine Lhot, Odile, la grande Salle des Ingénieurs Civils, 19, rue Blanche. Au programme : Mmes Armelle Marley, Mad Rainy, Noëlle Vergès ; MM. Cambard, Céline et Jean Sorbier ; les chansonniers Bernardet, René Devilliers, Pierre Ferry, René de Florane, Gabrielle, Jean Marsac, Pascale et Jean Roux. Au piano d'accompagnement : Mme Jane Roux. La location est ouverte aux Ingénieurs Civils. Le déjeuner annuel de « La Chanson de Paris » aura lieu le samedi 8 avril à midi 1/2, à « La Taverne du Nègre », 17, boulevard Saint-Denis et sera présidé par M. Jean-Michel Renaudot, député de l'Yonne et maire d'Autun. Adhésions chez M. Pierre Simon-Mérep, 20, rue Richard à Versailles.

Groupe Espérantiste Ouvrier.

Dimanche 2^{me} Camping au Bois des Vallières avec les « Amis de la Nature ». Train gare de l'Est pour Lagny.

Lundi 3, K-Do Paris pri. Kiel ni baku aktivjan esperantistojn. » 20, r. du Bouloï à 20 h. 30.

CRAPOUILLOT.

(Mars), publie un passionnant numéro spécial sur « Les morts mystérieuses » de Philippe Daudet, du prince Radziwill, du banquier Loewenstein tombé d'avion, du général Koutiépoff... et de bien d'autres (la livraison illustrée à 12 francs à « Crapouillot », 3, Place de la Sorbonne, Paris).

Groupe de la Synthèse Anarchiste.

Invitation est faite aux sympathisants, amis et camarades anarchistes à venir le mardi 4 avril, 20 h. 45, 170, faubourg Saint-Antoine (métro : Chaligny) où M. Jasserat fera une causerie sur : « La crise économique ». Invitation à tous. Entrée gratuite. Le secrétaire.

Les Amis du « Libertaire » de Montreuil.

La réunion mensuelle des Amis du « Libertaire » aura lieu le dimanche 2^{me} avril, de 10 h. à midi, 11, rue de l'Eglise, près la mairie.

Ordre du jour : Organisation d'un meeting pour Petrinji ; Causerie par un camarade du groupe.

Nous invitons tous les camarades décidés à lutter contre le capitalisme et tous ceux qui

signature.

A retourner accompagné du montant en mandat ou chèque postal à Frémont, 23, rue du Moulin-Joli, 11^e, chèque postal : Frémont 1642-80, Paris.

(Ajouter 1 fr. pour tout envoi de commande.)

Signature :

LA VIE DE L'U. A. C.

PROVINCE

Commission administrative. — La C.A. se réunit le lundi 3 avril à 21 heures au « Libertaire ». La présence de tous est indispensable. — Le Secrétaire.

Caisse d'avant congrès. — Appel est fait à tous les groupes et individuels pour la caisse d'avant congrès, pour assurer les frais de voyages de tous les délégués.

Adresser les fonds à Raoul Colin, 31, rue des Murlins, Orléans, chèque postal Orléans 22-04.

PARIS - BANLIEUE

Groupe du 10^e. — La prochaine réunion du groupe aura lieu le lundi 3 avril au Café du Moulin, 5, rue du Château-d'Eau. Le groupe fait appel à tous les sympathisants.

Pour le groupe : Le Secrétaire.

Groupe du 13^e. — La réunion du groupe aura lieu mercredi 5 avril au lieu habituel. Invitation cordiale à tous.

Groupe du 19^e et 20^e. — Réunion du groupe mercredi 5 avril, à 20 h. 30, au siège du « Libertaire ». En raison du meeting de la C.G.T., la caisse de notre camarade Henri Lucien, sur le *Drôle à la paresse*, n'a pas pu avoir lieu et a été reportée au mercredi 5 avril. Tous les lecteurs et sympathisants sont cordialement invités.

Groupe Libertaire de Saint-Denis. — Réunion du groupe tous les vendredis à 20 h. 30, à la Bourse du Travail, 4, rue Suger, accueil fraternel à tous.

Groupe Régional de Bezons. — Réunion du groupe le samedi 1^{er} avril à 20 h. 30, au siège du Moulin, Carréres-sur-Seine. Les sympathisants et lecteurs du « Libertaire » sont cordialement invités.

Groupe Libertaire de Saint-Étienne. — Réunion du groupe tous les vendredis à 20 h. 30, à la Bourse du Travail, 4, rue Suger, accueil fraternel à tous.

Groupe de Libre Pensée et d'Etudes Sociales de Bezons. — Mardi 4 avril 1933 à 20 heures, salle de la Maison du Peuple, 32, rue Claude-Bernard, Bezons. Conférence publique et contradictoire par : Jeanne Humber qui traitera : Le problème du bonheur humain. Culture individuelle — Education intégrale — Education et réforme sexuelles — Surpopulation cause de chômage, de misère et de guerre — La femme et la Libre Pensée. Participation aux frais :